

Les langues austronésiennes de Taiwan [Un bilan linguistique]

Un bilan linguistique

Elizabeth Zeitoun

Citer ce document / Cite this document :

Zeitoun Elizabeth. Les langues austronésiennes de Taiwan [Un bilan linguistique]. In: Perspectives chinoises, n°49, 1998. pp. 47-55;

doi : <https://doi.org/10.3406/perch.1998.2337>

https://www.persee.fr/doc/perch_1021-9013_1998_num_49_1_2337

Fichier pdf généré le 24/04/2018

Les langues austronésiennes de Taiwan

Un bilan linguistique

ELIZABETH ZEITOUN

R IEN ne saurait mieux décrire la situation linguistique de Taiwan que ce court paragraphe extrait du livre *Éléments de Grammaire Taroko*, écrit par le missionnaire Ferdinando Pecoraro, qui vécut dans l'Est de l'île près de 18 ans :

« Même le profane peut découvrir sans grand effort, combien Formose (Taiwan) est aujourd'hui une mosaïque de cultures, de langues, de types humains divers, dont les territoires se juxtaposent, se succèdent ou même se superposent. Et c'est pourtant une île, et de dimensions bien réduites avec ses 36 000 km² de surface ! Mais une île, il est vrai, qui est naturellement carrefour, et qui n'est distante de l'immense continent chinois que de 136 km à peine. »⁽¹⁾

En effet, à côté des dialectes chinois (mandarin ou *guoyu*, taiwanais et hakka), une variété de langues austronésiennes, complètement différentes des langues siniques, tant au niveau de leur phonologie que de leur morpho-syntaxe, sont parlées à Taiwan. Elles font partie de la famille des langues austronésiennes, qui couvrent le plus grand espace insulaire du monde et s'étend de l'Asie du sud jusqu'aux Îles du Pacifique. Il est coutume de les désigner, en anglais, sous le nom de *Formosan languages* ou « langues Formosanes ». Nous préférons adopter ici le terme de « langues austronésiennes de Taiwan », terme qui laisse sous-entendre à juste titre que ces langues ne forment pas un groupe homogène unifié : ainsi, certaines d'entre elles, tel le ami, n'était probablement pas parlées à l'origine sur l'île.

Nous nous contenterons ici de dresser un bilan linguistique⁽²⁾ retraçant l'évolution de ces langues au cours des trois derniers siècles en nous attachant plus particulièrement à leur distribution géographique, leur appartenance

génétique, leur spécificité linguistique et les causes de leur extinction progressive.

Recensement et répartition géographique des groupes autochtones de Taiwan : passé et présent

Avec un total de 381 174 personnes selon le dernier recensement démographique qui date de la fin 1996⁽³⁾, les autochtones ne forment que 1,7 % de la population totale de Taiwan. Ils occupent pourtant la plus grande partie de la surface habitable. Ceci inclut toute la région montagneuse qui coupe l'île en son milieu et s'étend du nord au sud, les plaines de l'est et l'île des Orchidées. Ils se répartissent en plusieurs groupes d'importance inégale mais dont la culture offre des aspects assez similaires.

Les chiffres proposés par le gouvernement — ils seront repris ici, puisque nous n'avons aucune autre source sur le recensement des populations autochtones — sont certainement sous-estimés dans la mesure où une politique « pro-Han » a eu pour conséquence de quelque peu voiler les différences entre les Chinois et les autochtones⁽⁴⁾. Ils ne tiennent, par ailleurs, aucun compte de la mobilité spatiale des groupes minoritaires qui s'est accrue au fil des ans, ni du fait que dans un même village cohabitent des populations d'origines diverses. Enfin, les statistiques proposées ne reflètent pas la « vigueur » du parlé d'une langue ou d'un dialecte, dans la mesure où les jeunes — ils sont de plus en plus nombreux à étudier dans les « plaines » — reçoivent une éducation en langue chinoise et ne parlent plus leur langue maternelle couramment. D'un point de vue purement linguistique, quelque quinze langues sont encore parlées de nos jours. Officiellement, pourtant, les chinois ne reconnaissent

que neuf groupes ethniques, donc neuf langues. Ceci porte bien évidemment atteinte à l'identité de certaines communautés qui ont été arbitrairement amalgamées à des groupes plus vastes et met, par ailleurs, en péril la préservation de leurs langues.

Pour comprendre ce décalage entre les réalités linguistiques et les mouvances administratives, il nous faut remonter quelque trois siècles en arrière, à l'époque où ces ethnies commencèrent à être identifiées et leurs langues répertoriées.

Sous les Qing (1644-1911)⁽⁵⁾, les autochtones étaient désignés sous les noms peu flatteurs de *sheng fan* « sauvages crus » ou *shan fan* « sauvages des montagnes ». Ceux-ci étaient distinctes des *shou fan* « sauvages cuits », encore nommés *pingpu fan* « sauvages des plaines » et des *hua fan* « sauvages civilisés »⁽⁶⁾. Étaient désignés sous le nom de *hua fan* les Thao, dont la classification avec l'un ou l'autre de ces groupes était encore jusqu'à très récemment incertaine. C'est grâce aux documents — cartes, recensements des villages et des populations, traductions de la bible et du catéchisme, listes de vocabulaire — engrangés par les missionnaires espagnols⁽⁷⁾ et hollandais⁽⁸⁾ — alors appelés à évangéliser les autochtones pendant cette première période d'occupation étrangère (1624-1661) — que l'on a eu connaissance des différentes « ethnies des plaines », que les Chinois englobaient sous le nom de *shoufan*. Bien qu'un premier recensement ait été ainsi établi, il faudra attendre M.G. Taylor à la fin du XIX^e siècle pour obtenir une division des ethnies aborigènes en différents groupes distincts. Pendant les 50 années d'occupation japonaise (1895-1945), les anthropologues et les linguistes s'attachèrent à classer ces ethnies en essayant de comprendre les liens génétiques plus ou moins étroits qui les unissaient. On doit notamment aux Japonais de nous avoir livré le premier recensement ethnolinguistique exhaustif, qui permit, par ailleurs, de mettre au jour les variétés dialectales qui divis(ai)ent une même communauté. Les études qu'ils ont réalisées restent à ce jour, il faut bien l'avouer, inégalées et l'ouvrage de Ogawa et Asai⁽⁹⁾ sur les mythes et traditions des ethnies de Formose constitue l'apothéose de ces années de recherches effectuées dans des conditions souvent très difficiles.

Assez malencontreusement, les Japonais conservèrent la distinction entre « aborigènes des plaines » et « aborigènes des montagnes », distinction qui fut reprise plus tard par le gouvernement chinois et qui est, de nos jours, toujours en vigueur. Il faut savoir que c'est une division en fait tout à fait arbitraire, qui s'appuie, d'abord et surtout, sur le degré d'acculturation et de sinisation de ces ethnies mais qui, linguistiquement parlant, n'a pas été vérifiée. Aucune étude n'a été réalisée pour tenter d'identifier, par exemple, les différences structurelles qui diviseraient ces deux « groupes » de langues. C'est une division qui ne reflète, par ailleurs, que partielle-

ment la distribution géographique de ces groupes ethniques. Les Amis — pour ne mentionner qu'eux — qui font partie des « aborigènes des montagnes » occupent, en fait, un assez grand territoire entre Hualien et Taitung dans les plaines de l'est. De façon beaucoup plus domageable, cette division a eu pour conséquence d'amalgamer certaines langues au sein d'une famille — certes, génétiquement très proche — plus vaste, rendant ainsi opaque le nombre véritable de langues austronésiennes parlées sur le territoire taiwanais. Les Seediq ont, par exemple, été intégrés dans la famille atayale — ces deux groupes de langues forment « l'atayalic » (cf. *infra*) et les Kananavu et les Saaroa ont été identifiés aux Tsou. Officiellement, on ne reconnaît pas non plus l'existence des Kavalan dont la langue est encore actuellement parlée.

Cela étant, nous reprendrons malgré tout ici cette division. Nous nous intéresserons d'abord aux « aborigènes des plaines » qui sont pour la plupart à ce jour éteintes, puis aux « aborigènes des montagnes », dont certaines sont en voie d'extinction. Nous parlerons enfin du cas du Thao. A partir de cet exemple, nous essaierons de montrer pourquoi une classification linguistique de ces langues, aussi rigoureuse soit-elle, n'est guère aisée.

Les langues aborigènes des plaines

Les « aborigènes des plaines » ont été divisées en huit, neuf, voire même dix ethnies. Elles incluent vraisemblablement les Qauqaut, les Kavalan, les Ketagalan (ou Ketangalan), les Taokas, les Pazeh, les Papora, les Babuza, les Hoanya et les Siraya. A la fin du XIX^e siècle, ces ethnies avaient déjà presque complètement disparu. De nos jours, seuls les Kavalan et les Pazeh parlent encore leur langue. On craint que ces langues ne soient néanmoins appelées à disparaître très vite.

Les Qauqaut étaient localisés sur la côte nord-est, près de Suao. C'est une langue dont on est incapable d'identifier l'origine⁽¹⁰⁾, parce que seuls dix mots ont été recueillis par un ethno-linguiste japonais et transcrits en katakana vers la fin du XIX^e siècle. Elle fait vraisemblablement partie de ces langues « non-formosanes ».

Les Kavalan vivaient dans la plaine d'Ilan mais leur territoire s'est amoindri au fil des siècles. Ils ont peu à peu émigré vers le sud et habitent maintenant dans des villages qui sont tous situés dans la préfecture de Hualien, notamment Hsinche, où cette langue est encore parlée dans la vie de tous les jours. Des études linguistiques ont été récemment entreprises sur cette langue en voie d'extinction et un dictionnaire est en préparation⁽¹¹⁾.

Les Ketagalan occupaient un territoire très vaste qui couvrait Taoyuan, Taipei, Tamsui et Keelung. Selon Tshuchida⁽¹²⁾, le ketagalan se diviserait en trois langues distinctes, le kulun parlé à Taoyuan, le ketagalan, parlé à Taipei et le basay parlé à Tamsui, Keelung et dans certains villages kavalan. D'après les sources espagnoles, le basay — qui lui-même se subdivise en plu-

Tableau • Comparaison du recensement des populations ethniques en 1956, 1964 et 1995

ETHNIES	1956	1964	1995
Atayal	45 750	54 777	86 042
Saisiyat	2 313	2 857	6 930
Bunun	18 577	24 207	41 691
Tsou	2 906	3 638	6 838
Paiwan	40 041	44 682	67 760
Rukai	3 110	6 302	11 595
Puyuma	6 363	6 335	10 166
Ami	73 871	89 802	146 165
Yami	1 834	1 996	3 987
Autres ethnies	27 009	(Thao) 323	?
Total	221 774	234 919	381 174

sieurs dialectes — était la langue commune de ces différentes ethnies. C'est aussi la langue sur laquelle on a aujourd'hui le plus de documents — certains, transcrits par Ogawa, datent du début du XX^e siècle — et une étude permettant de comprendre la structure de cette langue est en cours⁽¹³⁾.

Les Pazeh vivent toujours à Nantou. Selon Raleigh Ferrell⁽¹⁴⁾, le pazeh était constitué de deux dialectes, le kahabu et le pazeh. Le taiwanais est devenu la langue maternelle des descendants de cette communauté linguistique. Peu se souviennent encore de leur langue ancestrale. Des recherches linguistiques sont toujours effectuées sur le pazeh. Néanmoins, en dehors des listes de vocabulaire, on peut s'interroger sur la valeur des phrases interrogatives, où l'on perçoit l'influence très nette du taiwanais.

On a peu, voire très peu, d'informations sur les Taokas qui vivaient dans le nord-ouest, entre Hsinchu et Taichung, les Babuza et les Papora qui occupaient le centre ouest, aux alentours de Changhua et les Hoanya qui habitaient Chiayi et ses environs.

Les Siraya vivaient dans les préfectures de Tainan, Kaohsiung et Pingtung. Il semble que le siraya se divise en trois dialectes, le siraya, le makatao et le taivoan. Raleigh Ferrell⁽¹⁵⁾ a suggéré, à partir des documents écrits par les marchands et missionnaires hollandais, que ces dialectes étaient en fait des langues parlées par des ethnies distinctes, auxquelles il faudrait ajouter le longkiau, parlé à Hengch'un et le lamai, parlé sur l'île Liuchiu au sud-ouest de Taiwan. Aucun document écrit n'a été retrouvé sur le lamai, et le siraya ayant servi très longtemps de *lingua franca* dans tout le sud de l'île, il est difficile de savoir si l'hypothèse de Ferrell est justifiée. Il existe de nombreux documents sur le siraya. Deux facteurs, pourtant viennent obscurcir la lecture et l'étude de ces documents : (i) l'orthographe adoptée par les missionnaires hollandais du XVII^e siècle était peu cohérente ; (ii) plusieurs dialectes auraient été transcrits sous le nom de siraya, bien qu'ils présentent des variations assez importantes. Des recherches sont actuellement entreprises, qui visent (i) à

remplacer le système de romanisation par un système phonologique se rapprochant des langues encore parlées aujourd'hui, à partir de comparaisons internes et externes, (ii) à étudier en détail la structure de cette langue dont on sait aussi qu'elle a influencé les langues des « aborigènes des montagnes » avoisinantes, comme par exemple le rukai.

Les langues aborigènes des montagnes

Parmi les « aborigènes des montagnes », on recense les Atayal, les Ami, les Saisiyat, les Bunun, les Tsou, les Rukai, les Paiwan, les Puyuma et les Yami, avec

les problèmes mentionnés ci-dessus concernant l'identité véritable des Seediq, des Kanakanavu et des Saaroa.

Les Atayal — qui comptent plus de 80 000 personnes — occupent la plus grande partie de l'île, du nord (Taipei, Ilan) au centre (Nantou). Ils sont divisés en deux groupes linguistiques distincts, les Seediq et les Atayal chacun se divisant en plusieurs sous-groupes. Ces deux noms Seediq et Atayal ou Tayal adoptés par ces deux ethnies signifient « homme », selon une coutume courante que l'on rencontre aussi chez les Bunun, les Tsou, les Thao etc. Le seediq comprend trois dialectes, le Paran, le Tduya et le Taroko, seuls le Paran et le Taroko ayant été étudiés jusqu'ici de façon plus substantielle. L'Atayal — qui est parlé dans plus de 90 villages — inclut deux dialectes majeurs, le Sqoleq et le Tso'le' sur lesquels on trouve de nombreux documents⁽¹⁶⁾.

Les Ami, qui, avec plus de 140 000 personnes, représentent la plus grande communauté autochtone de l'île, sont localisés dans l'est de Taiwan entre Hualien et Taitung. Le nom de « ami », qui signifie « le nord », leur aurait été vraisemblablement attribué par les Puyuma, les Ami s'identifiant, eux, sous le nom de Pancah. Shigeru Tsuchida divise le ami en cinq grands dialectes, le sakizaya, le ami du nord, le tavalong-vataan, le ami central et le ami du sud mais aucune étude comparative n'est venue confirmer cette classification. Le sakizaya semble avoir préservé les caractéristiques archaïques de cette langue. Hélas, peu de gens — peut-être même à ce jour, plus personne — peuvent encore parler ce dialecte, dont la population eut à souffrir des expéditions punitives sous les Qing. De nombreuses informations ont été engrangées, principalement sur le dialecte central⁽¹⁷⁾.

Les Saisiyat, dont la population ne dépasse pas 6 000 personnes, ont vu leur territoire se désagréger peu à peu à cause de l'expansion atayale. Ils sont maintenant situés dans le nord-ouest dans la région de Hsinchu et Miaoli et font partie de ces ethnies en voie d'extinction. Le Saisiyat se divise en deux dialectes, le Taai et le Tungho, qui ne présentent que de simples variantes lexicales et phonologiques.



Danse traditionnelle lors d'un mariage rukai

Les Bunun — qui comptent plus de 40 000 personnes — occupent tout le centre de l'île et sont établis principalement dans toute la préfecture de Nantou. Le Bunun compte cinq grands dialectes que l'on classifie comme suit : le Takituduh, le Takibakha (dialectes du nord), le Takbanuaz, le Takivatan (dialectes du centre) et le Isbukun (dialecte du Sud). Une partie des Isbukun ont peu à peu émigré vers le sud et le sud-est, dans la région de Kaohsiung et de Taitung, absorbant au fur et à mesure des populations autochtones en perte de vitesse. L'isbukun — dont on note des variations locales — représente, de loin, le dialecte Bunun sur lequel on a le plus d'informations linguistiques.

Les Tsou — qui comprennent une population de près de 7 000 personnes, répartie dans le sud-ouest, dans la région de Chiayi et de Kaohsiung — incluent les Tsou du nord (ou Tsou) et les Tsou du Sud (Kanakanavu et Saaroa). Le Tsou est divisé en trois dialectes distincts : duhtu — qui a été peu à peu remplacé dans le village où il était parlé à l'origine par l'isbukun — tapangu et tfuya. Le Tsou — dont les différences dialectales ne sont visibles qu'au niveau lexical et phonologique — représente la langue austronésienne de Taiwan la plus étudiée⁽¹⁸⁾. Plusieurs grammaires sont disponibles et deux dictionnaires sont en préparation. Le Kanakanavu et le Saaroa sont deux langues qui n'ont été étudiées que très partiellement et sur lesquelles on ne possède que très peu

de documents. Menacées de remplacement par l'isbukun, il est fort à parier qu'elles disparaîtront bientôt.

Les Rukai comptent près de 10 000 personnes et occupent le sud de l'île. Le rukai constitue l'une des langues dont la classification interne reste la plus controversée. Elle comprend six dialectes, le maga, le tona et le mantauran — tous parlés sur une aire géographique de 20 km dans la préfecture de Kaohsiung — le budai et le tawu, localisés à Pingtung et le tanan parlé dans la région de Taitung. Des études linguistiques, celles notamment de Ogawa et Asai et de Li⁽¹⁹⁾ ont permis d'identifier deux grands sous-groupes, qui comprennent le budai, le tawu et le tanan d'une part, le tona et le maga d'autre part, mais la position du mantauran, en tant que véritable (?) dialecte rukai et sa position au sein de cette communauté linguistique reste, à ce jour, indéterminée. Une étude comparative sur ces six dialectes, ainsi qu'un dictionnaire comparatif sont, néanmoins, en cours⁽²⁰⁾.

Les Paiwan comptent environ 60 000 personnes sur un territoire qui est contigu à celui des Rukai et des Puyuma et s'étend au sud. Le paiwan se composerait de cinq grands dialectes⁽²¹⁾, classifié en deux groupes distincts, le paiwan du nord-ouest et celui du sud-est mais aucune comparaison, autre que lexicale, n'est venue vérifier cette hypothèse. On possède sur cette langue un nombre assez substantiel de documents — dont un dictionnaire

sur le paiwan du sud — et un dictionnaire comparatif est en préparation⁽²²⁾.

Les Puyuma sont près de 10 000 personnes à vivre dans l'est dans la région de Taitung. Le Puyuma se divise en deux grands dialectes répartis dans huit villages, kapitul et nanwang. Un dictionnaire ainsi que des monographies ont été compilés sur le dialecte nanwang⁽²³⁾ et une description grammaticale a été faite sur le kapitul⁽²⁴⁾. En revanche, aucune étude comparative n'a été réalisée pour tenter de déterminer de plausibles variations inter-dialectales ou même inter-villageoises.

Les Dau (Yami) ne sont plus que 3 000 personnes à vivre au large de Taïwan, sur l'île des Orchidées. Ils se répartissent dans sept villages. Bien que les sources espagnoles soient assez confuses quant à leur immigration (vers le nord) sur cette île, ils y seraient vraisemblablement parvenus il y a quelque mille ans. Ils constituent donc l'une des seules ethnies dont on peut affirmer avec certitude qu'elle n'est pas « Formosane », le yami étant en fait linguistiquement plus proche des langues Ibatan parlées dans le nord des Philippines. On ne possède sur le yami que peu d'études linguistiques permettant de comprendre la structure de cette langue. Le livre de Benedek Dezso intitulé *The Songs of the Ancestors* représente le seul travail ethnolinguistique, qui vise, à partir de l'analyse de textes et des coutumes enregistrées sur les deux rives du détroit de Bashi, à montrer les liens qui existent entre le yami et les autres langues Ibatan⁽²⁵⁾.

Le cas du thao

Les Thao vivent, de nos jours, autour du Lac de la Lune et du Soleil, à Nantou. Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, le thao a toujours été une langue dont on n'a jamais très bien su si elle devait être classée parmi les langues parlées par les « aborigènes des plaines », ou celles « des montagnes » et si elle était plus proche du tsou ou du bunun, dont l'influence est flagrante. Ce n'est que très récemment que Robert Blust⁽²⁶⁾, de l'Université de Hawaï, a essayé de démontrer que cette langue devait être originellement parlée sur la côte sud-ouest de Taïwan, et qu'elle devrait être répertoriée parmi les langues des « plaines de l'ouest ». Cette hypothèse a été reprise par Paul Li⁽²⁷⁾, qui suggère que le Thao est assez proche du Babuza, son hypothèse étant fondée sur les innovations phonologiques qu'ils partagent.

Cette courte présentation aura permis de se rendre compte que presque — si ce n'est toutes — les langues austronésiennes de Taïwan se divisent en plusieurs dialectes et que l'influence linguistique qui s'exerce au sein d'une même communauté linguistique ou entre ces différentes ethnies rend le travail de classification extrêmement ardu. En fait, bien qu'aucune étude socio-linguistique n'ait été réalisée pour comprendre les variations phonologiques ou morpho-syntaxiques plus ou moins grandes qui existe au sein d'une même communauté lin-

guistique, il semble que le rattachement et l'identification d'une communauté à un groupe plus ou moins vaste joue un rôle crucial dans l'évolution d'une langue. L'expérience que j'ai accumulée lors de mes enquêtes sur le terrain montre que dans les ethnies ou toutes les diverses communautés villageoises doivent se réunir chaque année dans le plus grand *she* ou village, les dialectes ne diffèrent qu'au niveau phonologique ou lexical. Ces communautés villageoises partagent les mêmes traditions, les mêmes coutumes et la même langue. Elles s'identifient par le nom donné au groupe en tant qu'ethnie. C'est, par exemple, le cas du tsou. On constate, par contre, que dans les ethnies ou les communautés s'identifient à un village particulier, les dialectes tendent à devenir tellement inintelligibles qu'ils ne sont plus parlés et compris qu'à l'intérieur même de ce village. Ces communautés villageoises ne partagent généralement pas le même calendrier de festivités ni les mêmes coutumes, et s'identifient d'abord et avant tout par rapport au nom attribué au village. Cette identification à la terre et au village est extrêmement forte chez les Rukai. Les Oponoho (Mantauran), pour ne citer qu'eux, ont perdu tous leurs repères avec la nature en étant forcés à déménager à la fin des années 1950 et à s'installer sur le territoire d'une communauté Rukai voisine qu'ils considéraient comme ne leur appartenant pas. Ainsi, aucun nom n'est donné au fleuve qui coule en contrebas du village, ni aux montagnes qui l'entourent. Ce n'est ni leur terre ni leur « vrai » village.

Quelles sont leurs relations internes et externes ?

Nous l'avons mentionné plus haut que ces langues aborigènes font en fait partie de la famille des langues austronésiennes. Ross Clark⁽²⁸⁾ mentionne, à ce propos, que « l'existence de la famille austronésienne ne fut pas établie avant le XVII^e siècle, quand les premières listes de vocabulaire polynésien collectées par les explorateurs hollandais furent comparées au malais, qui était déjà connu de la plupart des Européens comme la *lingua franca* des Indes orientales. Les ressemblances linguistiques entre le malgache et le malais furent notées à peu près à la même date et les principales langues parlées en Indonésie et aux Philippines furent ainsi reconnues comme appartenant à cette même famille de langues, comme le furent ensuite le Tonguien, le Hawaïen, le Maori et les autres langues de Polynésie, découvertes par les Européens au XVIII^e siècle. Certaines langues de Mélanésie et de Micronésie avaient subi tant de changements phonologiques et lexicaux que leur appartenance linguistique à la famille des langues austronésiennes ne fut mise au jour qu'au début du XX^e siècle. C'est grâce aux documents laissés par les missionnaires hollandais que Klaproth⁽²⁹⁾ identifia, dès le début du XIX^e siècle, le siraya comme étant proche du malais. Néanmoins, ce n'est pas avant le début du XX^e siècle, lorsque davanta-

ge de langues furent étudiées, que les langues aborigènes de Taiwan furent classées dans la famille des langues austronésiennes.

Les relations génétiques des langues aborigènes de Formose avec les langues parlées à l'extérieur de Taiwan sont encore controversées. Néanmoins, quelle que soit l'hypothèse retenue, les recherches linguistiques, ethnologiques et archéologiques montrent que Taiwan fut vraisemblablement le premier territoire occupé par les populations austronésiennes. Deux hypothèses majeures, résultant de différentes méthodologies ont été émises. Dans la première³³⁰, on suppose qu'elles forment une (ou peut être plusieurs) branche(s) primaire(s) de la famille de langues austronésiennes. Dans la seconde³³¹, on pense qu'elles forment un groupe avec les langues des Philippines.

Il est évident que seule l'étude approfondie de toutes les langues de Taiwan et des variations qui les distinguent permettront de valider l'une ou l'autre de ces deux hypothèses. C'est cette même incompréhension linguistique qui, jusqu'ici a empêché les linguistes d'établir une classification valide des langues aborigènes parlées à Taiwan. Comment se regroupent-elles ? Quelles sont les langues qui se rapprochent le plus les unes des autres ?

R. Ferrell a élaboré en 1969 un lexique comparatif à partir duquel il propose de diviser ces langues en trois grands groupes³³² atayalic, tsouic et paiwanic. Le groupe atayalic comprend l'atayal et le seediq ; le groupe tsouic englobe le tsou, le kanakanavu et saaroa ; le groupe paiwanic se subdivise en deux sous-groupes, le paiwanic I, qui inclut le rukai, le pazeh, le saisiyat, le thao, le puyuma, et le paiwan, et le paiwan II, qui comprend les autres langues, le bunun, le siraya, le amis, le kavalan et le yami. Cette classification — bien que toujours en cours actuellement — n'est pas entièrement justifiée et l'on commence à peine à en voir les failles. Nous ne citerons ici que les exemples les plus flagrants. En 1982, Shigeru Tsuchida³³³ identifia — à partir des maigres éléments que l'on peut recueillir pour chaque ethnie — les Taokas, les Babuza, les Papora, les Hoanya comme étant un groupe linguistique unifié, qu'il appela groupe des « plaines de l'ouest », auquel, rappelons-le, le thao a été très récemment inclus. En 1997, Robert Blust³³⁴ a démontré l'existence d'un autre groupe linguistiquement unifié, auquel il se réfère sous le nom de « Formosans de l'est ». Ce groupe inclut les Ketagalan, les Kavalan, le Amis, et le Siraya. Comme nous l'avons déjà mentionné, le yami est plus proche des langues Ibatan du nord des Philippines que celles parlées à Taiwan. Enfin, rapprocher le saaroa et le kanakanavu du tsou³³⁵ semble être une hypothèse tout à fait contestable.

Récemment, trois autres classifications ont été proposées : l'une est fondée sur les innovations phonologiques que certains groupes de langues partagent entre eux, l'autre sur des relations grammaticales communes³³⁶, la troisième, enfin, s'appuie sur des données lexicostatistiques³³⁷ qui consistent à identifier le vocabulaire de base et calculer quelles sont les langues qui partagent le plus ou le moins de mots lexicaux en commun.

Aucune de ces classifications ne s'est révélée à ce jour satisfaisante parce que nos connaissances des langues aborigènes de Taiwan sont, hélas, toujours très superficielles. Pendant très longtemps après le retour de Formose à la Chine (1945), l'étude de ces langues a été négligée et ce n'est que depuis quatre ou cinq ans que l'on note un regain d'intérêt. Ce regain néanmoins terni par le fait que les linguistes d'aujourd'hui préfèrent démontrer comment les faits linguistiques recueillis dans un dialecte peuvent s'expliquer dans telle ou telle théorie plutôt que s'atteler au fastidieux travail de transcriptions de textes, d'histoires mythiques ou folkloriques et de compiler des dictionnaires.

Spécificité linguistique des langues austronésiennes de Taiwan

Certaines caractéristiques communes aux langues aborigènes de Taiwan les distinguent des langues sinitiques qui les entourent.

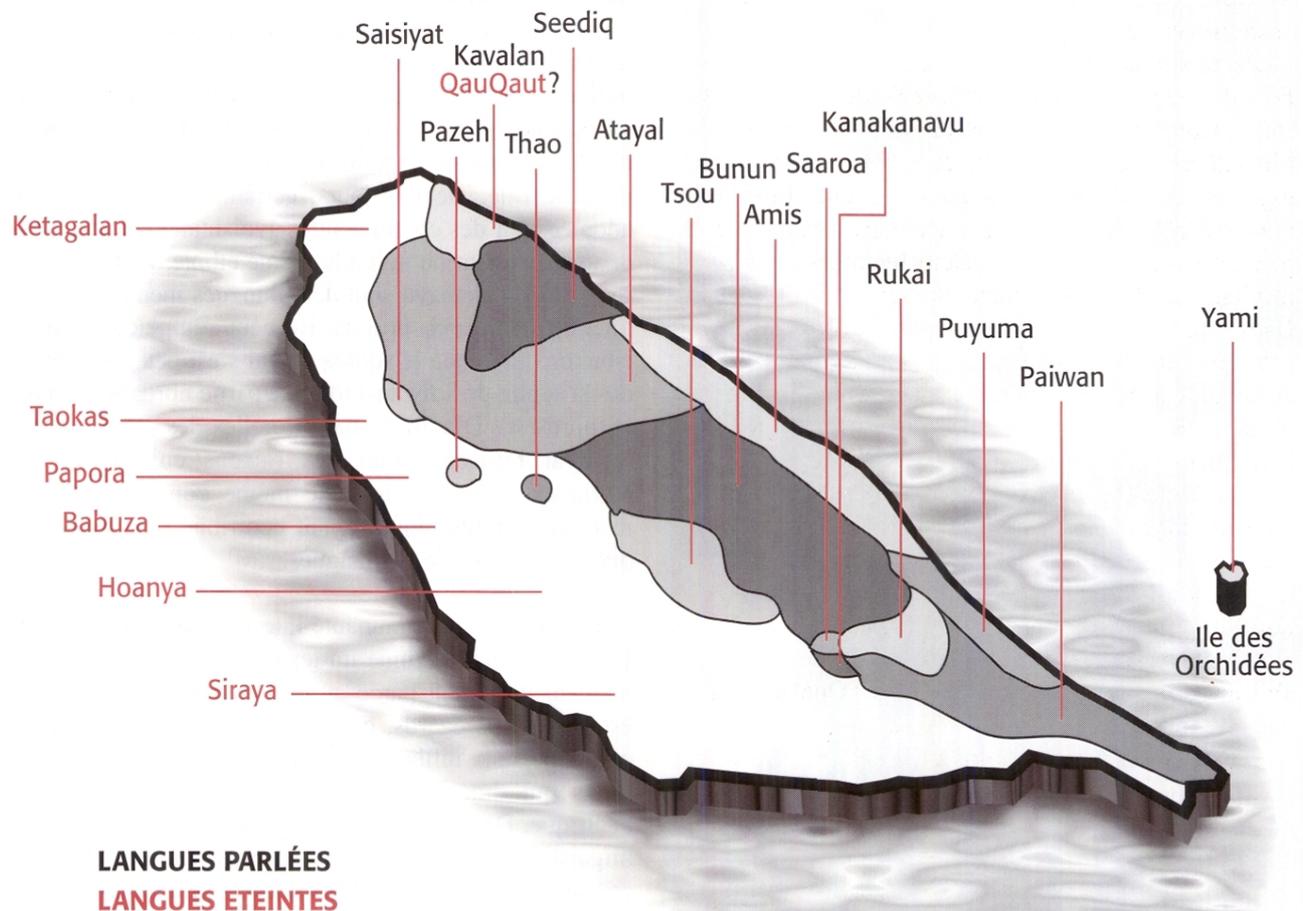
(a) Ecriture :

Ce sont des langues à tradition orale³³⁸ qui n'ont aucun système d'écriture. La seule ethnie ayant assimilé un système orthographique furent les Siraya, qui pendant cent cinquante ans après le départ des missionnaires hollandais, continuèrent à utiliser le système d'écriture que ces derniers avaient instauré pour la traduction de la Bible, du catéchisme etc.

Depuis l'arrivée des premiers Européens sur l'île, plusieurs systèmes d'écriture ont été adoptés : la romanisation par l'Eglise, les katakanas par les Japonais, le *zhuyin* (b, p, m, f... : système de translittération du chinois officiel à Taiwan) et les caractères chinois, bien sûr, pour les noms propres et les noms de lieux par les Chinois. Ces systèmes d'écriture se différencient non seulement à cause de l'orthographie utilisée mais varient aussi d'un individu à l'autre. Parmi ceux qui emploient le système de romanisation, on remarque, par exemple, une grande confusion au niveau de l'identification des phonèmes : une même lettre peut renvoyer, en fait, à deux consonnes distinctes ; à l'inverse, deux lettres différentes sont parfois utilisées alors qu'elles réfèrent au même phonème. En ce qui concerne le *zhuyin*, des signes nouveaux doivent être élaborés pour représenter des phonèmes qui ne sont pas présents en chinois.

Certes, les études linguistiques qui ont été réalisées ces 30 dernières années ont permis une transcription beaucoup plus juste de chaque langue mais les linguistes — qui prônent généralement l'adoption du système phonétique international (IPA) — se heurtent aux autochtones qui ont été formés dans l'une ou l'autre des écoles mentionnées ci-dessus. A ce jour, aucune mesure n'a encore

Carte • Distribution des langues austronésiennes de Taiwan



été prise pour permettre une unification du système orthographique qui respecterait le système phonologique de chaque langue tout en permettant un système de lecture « interethnique ».

(b) Phonologie :

D'une façon générale, ce sont des langues aux systèmes phonologiques assez simples. Elles comprennent tout au plus une vingtaine de consonnes et quatre voyelles. Le système phonologique typique inclut : p, t, k, q, ʔ, b, d, g, c [ts], s, z, m, n, ŋ, l, r (généralement une trille, identique au r espagnol), a, e (se prononce comme le français œ), i, u [ou]. Toutes ces langues ont donné cours à des analyses phonologiques poussées.

A l'inverse du chinois, ce sont, par ailleurs, des langues atones et polysyllabiques, avec une structure syllabique de type consonne-voyelle-consonne (CVC).

(c) Morphologie :

Les processus morphologiques qui sous-tendent la formation des mots sont assez complexes et incluent l'afixation, la reduplication et l'incorporation. L'afixation

peut entraîner le changement grammatical d'un mot — un verbe peut devenir un nom, et inversement, un nom un verbe — ou des variations sémantiques (ajout ou changement du sens). La reduplication d'une ou deux syllabes de la racine du verbe ou du nom indique généralement l'accroissement : le verbe prend alors un sens progressif, répétitif ou continu et le nom un sens pluriel. L'incorporation correspond à la fusion du verbe avec son complément d'objet, avec toute la restructuration syntaxique que cela implique (par exemple, la « disparition » des marques casuelles).

(d) Syntaxe :

D'un point de vue syntaxique, ce sont des langues à verbe en position initiale, suivi par le sujet et l'objet. L'ordre des mots est assez souple dans la plupart des langues. Les relations grammaticales sont marquées d'une part sur le verbe avec l'ajout d'affixes qui déterminent la voie de l'énoncé (agentive, objective, locative ou instrumentale) et sur les arguments du verbe à l'aide de prépositions ou de marques casuelles.



Jeunes filles rukai en costume traditionnel

Les langues aborigènes sont-elles en voie d'extinction ?

On pense qu'une trentaine de langues étaient encore parlées au XVII^e siècle sur l'île. On n'en dénombre plus qu'une quinzaine aujourd'hui. Plusieurs phénomènes sont à l'origine de la disparition des langues aborigènes de Taiwan. L'un des facteurs les plus importants réside, bien sûr, dans le processus de sinisation de ces ethnies après l'annexion de Taiwan par les Chinois à la fin du XVII^e siècle. Les premières langues sinisées furent, bien sûr, les langues parlées dans les plaines de l'ouest, lieu de prédilection des premiers colons chinois. Le degré d'acculturation des « aborigènes des montagnes » s'est fait beaucoup plus tard, celles-ci n'ayant d'ailleurs été confrontées à la civilisation occidentale que seulement au début de notre siècle, lors de l'occupation de l'île par les Japonais.

Deux autres facteurs socio-linguistiques ont également contribué à l'extinction de certaines de ces langues : (i) le remplacement d'une langue ou d'un dialecte par

une langue considérée comme plus prestigieuse et (ii) les mariages interethniques.

On constate, en effet, que certaines langues (ou dialectes) ont dominé ou dominent toujours dans certaines régions. L'adoption de ces langues ou dialectes prestigieux a, semble-t-il, toujours existé. Le siraya et le basay ont longtemps servi de *lingua franca* dans le sud et le nord de l'île. De nos jours, certaines langues ont été adoptées par des communautés avoisinantes, que celles-ci appartiennent ou non à la même ethnie. Ainsi, le saaroa et le kakanavu sont deux langues menacées d'extinction parce que progressivement remplacées par le isbukun, alors que le sqoleq atayal s'est peu à peu étendu du centre de Taiwan à toute la partie nord, nord-ouest et nord-est. D'autres ethnies, telles les Thao et les Saisiyat refusent, pour des raisons culturelles, les mariages à l'intérieur d'une même communauté, ces mariages interethniques ayant contribué eux aussi à la quasi extinction de ces langues.

Au sein de la communauté internationale, Taiwan est, à ce jour, perçu comme un territoire linguistique extrêmement important parce qu'en tant que carrefour, l'île est, à certains égards, comme une « mémoire géante » qui, depuis six mille ans, a enregistré les vagues migratoires qui ont, au cours des siècles, émigré vers le Pacifique. Des mesures visant à préserver ce patrimoine linguistique qui a été trop longtemps négligé commencent à émerger au sein d'institutions gouvernementales et privées mais seul l'avenir dira si elles ont été mises en pratique de façon adéquate. ■

1. Voir Ferdinando Ferdinando, « Essai de Dictionnaire Taroko-Français », *Cahier d'Archipel*, n°7, Paris, SECMI, 1977, pp. 377.
2. Si l'on est intéressé par des données se rapportant aux cultures de ces différentes ethnies, on se rapportera à l'excellente introduction présentée dans Chen Chilu, *Material culture of Formosan aborigines*, Taipei, Southern Materials Center Inc., 1968.
3. Selon les statistiques de la Commission des Affaires Aborigènes.
4. Pour plus de détails sur cette question, voir Fiorella Allio, « La construction d'un espace politique austronésien », *Perspectives Chinoises*, n° 47, mai-juin 1998, pp. 54-62.
5. En 1624, les Hollandais, partis à la conquête du continent chinois, se virent en quelque sorte forcés de s'installer sur la côte sud-ouest de Taiwan où ils construisirent le Fort Zeelandia, sur la péninsule de Tayouan (actuel Tainan). Ils furent bientôt rejoints par les Espagnols qui prirent le contrôle du nord de l'île, mais qu'ils expulsèrent en 1641. Les Hollandais furent à leur tour chassés de Taiwan par les forces armées de Koxinga, venues se réfugier à Taiwan, après une sanglante lutte qu'ils perdirent contre l'armée Mandchoue sur le continent chinois. A partir de la conquête de Taiwan par les Mandchous en 1682, un flot d'immigrants chinois originaires de la province du Fujian vint se déverser sur Taiwan, bafouant les droits, les terres et les biens des populations aborigènes vivant dans les plaines de l'Ouest.
6. Pour comprendre un peu plus la xénophobie des Chinois à l'égard de toutes les minorités non-Han, on se rapportera, notamment, aux livres

- de Chantal Zheng qui traitent de ce sujet : *Les Austronésiens de Taïwan à travers les sources chinoises*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; et *Les Européens aux portes de la Chine : l'exemple de Formose au XIX^e siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998.
7. Voir par exemple : Jose Eugenio Borao, « The Aborigines of Northern Taiwan According to 17th-Century Spanish Sources », *Newsletter of Taiwan History Field Research* n°27, 1993, pp. 98-120.
 8. Certains documents furent plus tard repris et publiés par le Rev. Campbell : *The Gospel of St. Matthew in Sinkang-Formosan, with corresponding versions in Dutch and English edited from Gravius's edition of 1661*, London, Trubner and Co., 1888, pp. 16, 175 ; *The Articles of Christian Instruction in Favorlang Formosan, Dutch and English from Vertrecht's Manuscript of 1650*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., 1896, pp. 16, 199 ; *Formosa Under the Dutch, Described from Contemporary Records with Explanatory Notes and a Bibliography of the Island*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., 1903, p. 629.
 9. Voir N. Ogawa et E. Asai, *Les Mythes et traditions des tribus ethniques de Formose*, Taihoku, Taihoku Teikoku Daigaku Gengo-gaku Kenkyu-shitsu [en japonais], 1935.
 10. Voir Paul Li, « Formosan vs. Non-Formosan Features in the Austronesian Languages in Taiwan (Formosa) », in Li Jen-kuei, Tsang Cheng-hwa, Huang Ying-kuei, Ho Dah-an and Tseng Chiu-yu (eds.), *Austronesian Studies Relating to Taiwan, Symposium Series of the Institute of History and Philology*, n°3, Taipei, Academia Sinica, 1995, pp. 651-681.
 11. Voir Paul Li, *A Kavalan Dictionary* (à paraître).
 12. Shigeru Tsuchida, « Austronesian languages in Taiwan (Formosa) », in S.A. Wurm and Shiro Hattori (eds.), *Language Atlas of the Pacific Area*, Canberra, The Australian National University, 1983.
 13. Voir Paul Li, « Problems in the Basay Language », in P. Li et E. Zeitoun (éd.), *8-ICAL selected papers*, Taipei, Academia Sinica (à paraître).
 14. R. Ferrell, « The Paze-Kahabbu Language », *Bulletin of the Department of Archaeology and Anthropology*, Taipei, National Taiwan University, n°31-32, pp. 73-97, 1970.
 15. R. Ferrell, « Aboriginal Peoples of the Southwestern Taiwan Plains », *Bulletin of the Institute of Ethnology*, Taipei, Academia Sinica, 1971, n°32, pp. 217-235.
 16. Plusieurs écrits importants nous ont été laissés sur le dialecte parlé à Wulai, près de Taipei par le linguiste norvégien S. Egerod. Voir « Verb Inflexion in Atayal », *Lingua*, n°15, 1965, pp. 251-282 ; « Word Order and Word Classes in Atayal », *Language*, n°42, 1996, pp. 346-369 ; *Atayal-English Dictionary*, Scandinavian Institute of Asian Studies Monograph Series, n°35, 1978 ; « The Main Grammatical Particles in Atayal », in O. Dahl (ed.) *Language - A Doorway Between Human Cultures. Tributes to Dr. Otto Christian Dahl on his Ninetieth Birthday*, Oslo, Novus Forlag, 1993, pp. 184-200, Lillian M. Huang a aussi beaucoup travaillé ces dernières années sur deux dialectes atayal, le wulai et le mayrinax. Cf. Huang Lillian, *A study of Atayal syntax*, Taipei, Crane Publishing Company, 1993 et Huang Lillian, *A study of Mayrinax syntax*, Taipei, Crane Publishing Company, 1995.
 17. Notamment Virginia Fey, *Amis Dictionary*, Taipei, The Bible Society, 1986, 449 pp.
 18. Voir notamment Tung T'ung-ho et al., *A Descriptive Study of the Tsou Language, Formosa*, Institute of History and Philology, Special Publications, n°48, Taipei, Academia Sinica, 1964 ; Joseph Szakos, *Die Sprache der Cou : Untersuchungen zur Synchronie einer austronesischen Sprache auf Taiwan*, Bonn, University of Bonn, 1994 ; Elizabeth Zeitoun, *A Syntactic and Semantic Study of Tsou Focus System*, MA Thesis, Hsinchu, National Tsing Hua University, 1992.
 19. Paul Li, « The Internal Relationships of Rukai », *Bulletin of the Institute of History and Philology*, Taipei, Academia Sinica, 1977, n°48-1, pp. 1-92.
 20. Voir Elizabeth Zeitoun, *Rukai : A Comparative Study*, et *Rukai : A Comparative Dictionary* (à paraître).
 21. D.A. Ho, « A Comparative Study of Five Paiwan Dialects », *Bulletin of the Institute of History and Philology*, n°49-4, 1978, pp. 565-681.
 22. Tang Xian-hui, *Paiwan Comparative Dictionary* [en chinois].
 23. Voir Josianne Cauquelin, *Dictionnaire Puyuma-Français*, Paris/Jakarta, Ecole d'Extrême-Orient, 1991.
Cindy R. Tan, *Simple Sentences in Puyuma*, MA thesis, Taipei, National Normal Taiwan University, 1997. Stacy F. Teng, *Complex Sentences in Puyuma*, MA thesis, Taipei, National Normal Taiwan University, 1997.
 24. cf. Tsuchida, S. 1980. Puyuma (Tamalakaw dialect) vocabulary with grammatical notes and texts. *Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa*, Tokyo University of Foreign Studies.
 25. Deszo Benedek, *The Songs of the Ancestors : A Comparative Study of Bashitic Folklore*, Taiwan Aborigine Monograph Series, n°2, Taipei, SMC Publishing Inc, 1991.
 26. Robert Blust, « Some Remarks on the Linguistic Position of Thao », *Oceanic Linguistics*, Volume 35, n°2, 1996, pp. 272-294.
 27. Paul Jen-kuei Li, La position du Thao — à partir d'une réflexion menée sur la thèse de Blust de 1996, 1998.
 28. R. Clark, « Austronesian languages », in B. Comrie (ed.) *The World's Major Languages*, New York, Oxford University Press, 1987.
 29. J.H. Klaproth, « Sur la langue des indigènes de l'île de Formose », *Asia Polyglotta*, Paris, 1822, pp. 380-382.
 30. Cette thèse a plusieurs défenseurs, notamment A. Haudricourt, « Problèmes de comparatisme austronésien : la phonologie diachronique des corrélations et la reconstruction du système consonantique », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, n°59, pp. 105-118, 1964.
 31. Cette position est soutenue par I. Dyen et ses élèves, cf. Isidore Dyen, « The Position of the Malayo-Polynesian Languages of Formosa » *Asian Perspectives*, n°7, 1-2, 1963, pp. 261-271.
 32. R. Ferrell, *Taiwan Aboriginal Groups : Problems in Cultural and Linguistic Classification*, Taipei, Institute of Ethnology, Academia Sinica Monograph, n°17, 1969.
 33. S. Tsuchida, *A Comparative Vocabulary of Austronesian Languages of Sinicized Ethnic Groups in Taiwan, Part I : West Taiwan*, Memoirs of the Faculty of Letters, University of Tokyo, n°7, 1982.
 34. Voir Blust, « Subgrouping, Circularity and Extinction : Some Issues in Austronesian Comparative Linguistics », *8-ICAL Selected Papers*, op. cit., (à paraître).
 35. Cette thèse est défendue par S. Tsuchida, *Reconstruction of Proto-Tsouic Phonology*, Tokyo, Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Monograph Series n°5, 1976.
 36. Cf. Blust (à paraître).
 37. Cf. S. Starosta, « A Grammatical Subgrouping of Formosan Languages », in Li Jen-kuei, Tsang Cheng-hwa, Huang Ying-kuei, Ho Dah-an and Tseng Chiu-yu (eds.), *Austronesian Studies Relating to Taiwan, Symposium Series of the Institute of History and Philology*, n°3, 1995, Taipei, Academia Sinica, pp. 683-726.
 38. Paul Li, « Classification of Formosan Languages : Lexical Evidence », *Bulletin of the Institute of History and Philology*, Academia Sinica, 1990, n°61-2, pp. 811-837.
 39. Il n'existe pas encore de littérature « écrite », les auteurs préférant employer le chinois, accessible à tous.